

## XYZ. La revue de la nouvelle



### Peaux de Lou

Elsa Pépin

Numéro 124, hiver 2015

Séductions : entre flirt, désir, charme, fantasma, chavirement et mystère

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79372ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pépin, E. (2015). Peaux de Lou. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (124), 24–31.

# Peaux de Lou

Elsa Pépin

Lou avait failli ne pas sortir ce soir-là, mais un coup d'œil furtif dans la glace lui avait renvoyé une si plaisante image que pour rien au monde elle ne voulait la garder pour elle seule. Cet élan de générosité, elle l'avait souvent au coucher du soleil, quand aux abords des ténèbres lui prenait un soudain désir de lumière.

Entre l'éveil matinal et le crépuscule, le joli minois de Lou prenait du caractère, la fatigue et les multiples expressions empruntées durant la journée déposant sur ses traits fins et délicats une empreinte de vie et de mûrissement, les dégageant de leur lisse écorce. Ce visage embelli par son exposition au grand jour, Lou le regardait avec tendresse, regrettant d'être seule témoin de cette éclosion émouvante au point d'en éprouver souvent de la mélancolie, comme si son plein épanouissement dépendait du regard qu'un autre poserait sur elle. De la même manière que l'acteur de théâtre ne peut exister que devant son public, la beauté de Lou appelait son spectateur. Combien de nuits avait-elle passé à ruminer sa solitude comme une condamnation au gâchis d'elle-même, se sachant au faîte de sa grâce, appelée à briller et à conquérir ? À cette époque, chaque occasion était donc bonne pour libérer sa chair aux abois.

Lou connaissait quelques personnes conviées au lancement du livre de Sophie Noan. Dès qu'elle mit le pied dans la brasserie, son radar s'alluma. Chacun de ses gestes était accompli lentement, avec cette pleine conscience des regards essaimant en sa direction. Son échine se redressa, puis elle allongea le cou pour dégager sa nuque gracile, ses épaules délicates, laissant errer ses yeux dans le vide, encore absente aux autres, réservée à elle-même, inaccessible, prolongeant le plus longtemps possible l'attente de son entrée en scène. Elle ôta son manteau et son foulard, les accrocha méticuleusement

24 sur un cintre, respirant profondément, dos à l'assistance,

préparant son apparition, puis, se décidant finalement à se tourner vers les gens, se leva comme le soleil paraît à l'horizon, faisant face à l'assemblée en voilant de lumière tout ce qui se trouvait autour.

En tournant sur la pointe de ses pieds chaussés de bottes de cuir, Lou attrapa un verre de vin blanc et, tout de suite, le remarqua. En un seul coup d'œil, sans le voir vraiment mais le sentant proche et frémissant, elle fut happée à travers la nébuleuse d'yeux posée sur elle par les siens, perçants, intentionnés, prédateurs. Dans la mire du chasseur, Lou sentit monter la chaleur et le rouge à ses joues. Son pouls s'accéléra. Qu'elle était bonne, cette décharge d'adrénaline, cette montée du désir tracée par la présence d'un autre corps en alerte confirmant sa raison d'être, son dessein, la finalité de sa présence !

Lou salua quelques têtes connues au passage, faisant la bise, échangeant quelques mots d'usage, mais tout son corps était tendu vers lui, comme la flèche retenue par l'arc. Il n'était encore qu'une masse indistincte, un astre exerçant de loin son ascendance, mais, déjà, elle flairait le mâle en rut, devinait la pose virile, presque provocatrice dans sa dégaine. Elle s'attarda à discuter avec un éditeur qui lui parlait d'un peu trop près, cherchant à la retenir du fait même qu'elle dégageait une énergie d'oiseau libre, toujours sur le point de fuir. Lou paraissait concentrée mais ne saisissait que des bribes du monologue que lui servait l'éditeur sur le livre fabuleux lancé ce soir-là, et dont Lou ne se souviendrait plus du titre le lendemain. Alors que les mots lui parvenaient avec de moins en moins de clarté, deux jolies femmes interrompirent le bavard pour embrasser Lou, « tellement élégante ce soir », « qui a l'air si bien, toujours aussi pétillante ! » « C'est la vie de célibataire qui te fait un teint de rose comme ça ? »

Lou embrassa ces deux copines du milieu avec qui elle avait souvent prolongé les soirées. Elle murmura à Charlotte que la solitude lui pesait, comme on chuchote un secret d'alcôve, lui expliquant qu'elle aimerait avoir un corps à elle, un corps à habiter, plutôt que de vivre en nomade sur des terres

étrangères... Marianne sourit et posa sa main sur son épaule en guise de compassion, sachant trop bien que Lou mourrait le jour où elle déposerait pour toujours son corps aux côtés d'un autre.

Lou était-elle dupe de son propre manège, se croyait-elle réellement dédiée à un cœur unique qui la libérerait de sa quête ou faisait-elle semblant de le vouloir pour attiser le désir ? Marianne n'aurait pu le dire avec certitude mais aurait bien voulu savoir comment Lou réussissait à ne pas se perdre au milieu de ses innombrables conquêtes. Elle aurait assurément eu le vertige avec le quart d'amants que collectionnait l'ardente chaque année.

Pendant que Marianne méditait sur le cas de Lou, celle-ci racontait à Charlotte que son mystérieux serveur avait disparu depuis une semaine, après avoir oublié ses lunettes chez elle. « Le pauvre, il était vraiment très myope ! Il ne doit plus rien voir !

— Puni comme Tirésias.

— Comme qui ?

— Tirésias. Il a surpris Athéna se baignant nue. La chaste déesse voyant comme une atteinte à sa pudeur cette indiscretion lui mit les mains sur les yeux et le rendit aveugle. Ton serveur est aveugle depuis qu'il t'a déshabillée.

— Sauf qu'on peut pas dire que Lou soit réputée pour sa chasteté... »

À ces mots de Marianne, mi-aigres, mi-jaloux, l'inconnu entra dans leur petit cercle, s'introduisant sans gêne, n'ayant d'yeux que pour Lou. Chacune se tut, interdite, alors que les deux corps paraissaient déjà s'accorder, les regards se croisant comme on arpente un territoire à coloniser, sensible à ses mouvements, à ses dénivelés et à son découpage afin de mieux y pénétrer.

— Lou, je te présente Yan ; Yan, voici Lou.

Leurs prénoms à trois lettres se répondaient en écho, déjà harmonieux à l'oreille, alors que leurs mains se touchèrent fébrilement. Ils se firent la bise, pressés de croiser leurs yeux brûlants au détour de l'étreinte. La robe de Lou se serra à sa

poitrine, son cœur battant violemment au point qu'elle craignit que les coutures ne lâchent ou qu'un sein ne surgisse de la profonde échancrure du vêtement. Une gorgée de vin lui permit de rétablir son pouls.

— Yan est un bon ami de Sophie. Il est directeur technique au théâtre.

— Et vous ?

— Je suis critique littéraire.

— Vous ne devez pas avoir beaucoup d'amis ici, il n'y a pratiquement que des auteurs ! Vous aimez vivre dangereusement !

Lou sentit la chaleur sur son visage, espérant que la poudre suffirait à dissimuler ce fâcheux défaut, mais souhaitant avant tout trouver l'esprit pour répliquer au trait d'audace du beau jeune homme, dont elle remarqua le charmant accent français.

— Je fais surtout des entrevues, alors je suis plutôt perçue comme une amie des auteurs. Je fais la promotion de leurs livres, si vous voulez, et quand je dois critiquer, je choisis généralement les livres que j'aime.

— Mademoiselle se fait tendre ! Faut-il que j'en conclue que vous êtes une bonne âme ou peut-être plutôt machiavélique ?

Lou se contenta de sourire, minaudant du regard celui qui d'ores et déjà l'avait conquise, faisant montre d'une hardiesse dont elle était incapable.

Lou aimait être menée par plus fort qu'elle ou par le détenteur de ce qui lui manquait. À la façon de cet ancien rituel guerrier consistant à manger le cœur de l'ennemi pour s'emparer de ses vertus, Lou soutirait de ses amants des morceaux d'une vie à laquelle elle n'accéderait jamais seule. Anthropophage de l'amour, elle croquait diplomates, acteurs, politiciens, musiciens, bohèmes ou fortunés, prépubères ou en pleine crise de la quarantaine, autant d'hommes aux vies éloignées de la sienne dont elle empruntait les peaux pour recouvrir son cœur. Sa chair frémissait de se faire prendre par un puissant, parce qu'à ses côtés, les vases communiquaient

et, pendant un instant, elle leur volait leur pouvoir. Mais elle aimait aussi se coller aux fragiles, pour autant que le vêtement fût neuf.

En traitant Lou de machiavélique, Yan se trompait-il ? Le motif des actions séductrices de la belle demeurerait mystérieux, même pour elle.

Il lui offrit un autre verre et ils discutèrent un peu de livres, de théâtre, refermant petit à petit le cercle sur eux, entamant une pariaide à peine dissimulée. Ils étaient rendus au tutoiement lorsque Sophie les interrompit, s'étonnant qu'ils se connaissent, puis se ravisant, s'amusant de les voir se rencontrer pour la première fois grâce à son livre, faisant des clins d'œil complices à son ami Yan, lui soufflant à l'oreille que Lou était un dangereux numéro, ce qui ne fit qu'attiser la violence du désir de son ami.

Pendant la durée du repas que Sophie et ses invités partagèrent après le lancement, tous les yeux traquèrent le couple naissant comme on lorgne un pays vierge en essayant de se rappeler la soif nouvelle et insatiable qui l'accompagne et qui nous a abandonné depuis longtemps. Lou profita de ce moment parfait en étirant son verre, nullement pressée de se retrouver seule avec Yan, sachant que le moment arriverait, ce temps de l'avant où tout est encore inconnu, où chaque regard s'avance vers l'autre en chercheur d'or, valant plus que tous les ébats qui suivront, parce qu'il ne dure qu'un soir, qu'une nuit, puis meurt avec l'aube.

Ce jeu de l'éphémère protégeait Lou d'un grand papillon dormant au fond d'elle. Un insecte fou qu'elle voulait immortel.

Yan proposa à Lou de la ramener chez elle, mais il fallait qu'il passe récupérer de l'équipement au théâtre. Il était presque deux heures du matin quand ils entrèrent dans l'établissement, vite happés par la même idée fixe. Ils choisirent un grand buffet installé entre les coulisses et la scène. Après s'être embrassés passionnément pendant de longues minutes, mêlant une maladresse à une fièvre brûlante et mourante, parce qu'une seule fois se découvre un corps,

28 Yan prit Lou dans ses bras et la transporta jusque dans une

loge. Il l'assit sur le comptoir, passa ses jambes autour de ses hanches comme deux lianes géantes puis alluma l'allée de néons au-dessus d'eux, jetant leurs visages dans une blancheur de jour artificiel. Il tira une mèche des cheveux de Lou vers l'arrière, la faisant lever le menton et cambrer la poitrine, puis fit glisser de son autre main les bas collants, la jupe et la petite culotte. Ils s'unirent avec la rondeur et l'agilité des félins amis, sans l'obstacle des arrière-pensées et des sentiments. Deux corps libres qui dansaient leur conquête.

Lou ne le savait pas encore, mais Yan serait le dernier homme de sa vie donjuanesque. Quelques jours après sa nuit au théâtre, elle fit des retrouvailles déchirantes.



Ce qui la choqua, bien au delà d'être à nouveau remuée en le voyant, c'est d'avoir pensé toutes ces années qu'elle pouvait l'oublier en s'habillant de peaux neuves.

Elle venait de jeter un œil au menu quand Vladimir était apparu dans son champ de vision, assis au bar. Lou avait alors revécu à rebours toute sa vie de conquêtes, comme une montre déroulant ses aiguilles à l'envers, remontant le temps à toute allure pour se retrouver exactement à la même position qu'au départ, avec tous ces tours d'horloge parcourus en moins mais aucune modification dans le cœur. Le sentiment était aussi violent, pur et clair comme un jour de juillet, qu'il y a dix ans. Si clair, en fait, que son éblouissante évidence lui avait fait peur depuis le premier jour. Lou avait depuis séduit des dizaines d'hommes, croyant enfouir l'unique sous le nombre, mais l'horloge avait tourné à vide. Sous les délices de la multitude, Lou dissimulait le seul instrument qui la faisait danser, l'instrument silencieux, invisible, la main qui agitait son corps de marionnette.

Elle avait alors repensé à leur première rencontre, après un cours à l'université, dans le café étudiant. Des collègues les avaient présentés et Vladimir avait fait une blague qui avait déclenché chez elle un incontrôlable fou rire. Ça en 29

était presque gênant parce qu'elle n'arrivait pas à s'arrêter et plus elle riait, plus il en rajoutait. D'une certaine façon, cet échange avait été comme un coït, son corps pris en otage par ce rire tout-puissant. Lui faisait le pitre, elle s'esclafait : le spectacle de leur complicité physique était proche de l'accouplement.

Chaque fois qu'ils se reverraient, ce serait la même danse : lui ne cherchant qu'à la faire exploser, prêt à se placer dans les plus ridicules situations, humble serviteur du rire de madame ; elle goûtant un plaisir orgasmique à l'observer s'évertuer pour le seul plaisir qu'elle s'ouvre sans être prise, parce que jamais ils ne feraient l'amour. La cour qu'ils se faisaient tirait sa sève de la distance à franchir entre leurs corps unis à d'autres en pratique, mais intimement et éternellement liés par le jeu plus complexe de leur rencontre sans cesse renouvelée.

Vladimir lui fit une grimace depuis son comptoir et Lou, souriant, laissa échapper un rire, petit, timide, presque imperceptible, mais assez pour la bouleverser. Ensorcelée, elle l'était toujours.

Il s'approcha et lui prit le bras, le serrant très fort, au point de lui laisser une trace rouge comme il avait l'habitude de le faire, mettant dans cette empreinte toute l'énergie contenue dans son corps éperdu d'elle. Puis, il vissa son regard inquisiteur dans le sien comme un pieu dans sa tombe, lui exprimant sans mot l'ampleur de son désir innommé, interdit, vivace et indestructible, mais enterré depuis sa naissance. Vladimir invita Lou à le suivre, mais elle le repoussa par un instinct de survie qu'elle ne s'expliquait pas.

Lou s'est depuis établie avec un homme, goûtant au couple, ce contrat où la chair cesse de hurler pour entonner sa musique ronronnante. Quand elle passe son image devant la glace, au crépuscule, ce n'est plus sa beauté mûrie au grand jour qui l'invitait à sortir, jadis, qu'elle croise, mais son image à lui. Vladimir est là, plus vivant que jamais, intact dans la vie fantasmée de Lou, alors que tout meurt autour d'elle dans l'addition des jours qui courent vers leur fin.



On l'a crue carnassière, Lou, la dévoreuse d'hommes, mais c'était elle la proie, affûtant ses dents pour mieux cacher sa faim. Soif d'absolu dans un monde d'éphémère, la quête de Lou résumait à elle seule l'échec de l'amour au pays des images, planète entière convertie en longue-vue. Toute sa vie amoureuse ne fut qu'une répétition de gestes pour le garder en vie, un manège pour lui seul, cet amour-culte, cet amour rêvé, que le refus rendit immortel.

Lou a choisi un cortège d'amants pour enterrer son unique conviction, préférant cette suite infinie pour violon seul au duo majeur. En s'accouplant avec une manne d'hommes de qui elle volait les peaux, Lou a permis que Vladimir ressuscite à l'infini, en se faisant voleuse d'éternité par ses éternelles conquêtes, même si personne n'a jamais confirmé l'existence de son véritable amour.